

# Préface

*par Suren Erkman*

L'information scientifique a longtemps connu un statut particulier dans la pratique du journalisme, comme si ce domaine échappait aux standards habituels de la profession. Souvent perçu dans les rédactions comme excentré (voire excentrique) par rapport aux thématiques «nobles» (politiques, économiques), le journalisme scientifique est resté relativement à l'écart des intrigues politiques, des turbulences financières ou des turpitudes pipolesques. Les rédactions en chef attendaient d'abord des sujets scientifiques, souvent cantonnés aux pages «Société», qu'ils «fassent rêver», ou à tout le moins qu'ils émoustillent l'imagination du public avec des perspectives d'avenir meilleur grâce aux progrès de la technoscience.

La situation a progressivement changé au cours des années 1980 et 1990, sous l'influence conjuguée de plusieurs facteurs. La «high tech» a suscité un engouement croissant, en particulier pour l'informatique et les biotechnologies. L'information économique et financière pour le grand public a pris un essor spectaculaire auprès d'une audience qui accorde une importance inédite aux sujets scientifiques et technologiques, considérés comme facteurs de compétitivité clé dans le processus de mondialisation. Enfin, dans le sillage des mouvements de contestation des années 1960 et 1970, des procédures socio-politiques évaluant de manière critique l'évolution technoscientifique ont émergé. On peut citer les conférences de citoyens, ou les démarches de Technology Assessment.

On ne peut donc que se réjouir en constatant que le journalisme scientifique tend à intégrer de plus en plus les standards de qualité de la profession: enquêtes, contre-enquêtes, mise en perspective indépendante et critique, et surtout contextualisation. La «science» n'est plus simplement présentée comme un monde éthéré de concepts issus de purs esprits désintéressés, mais aussi comme une pratique institutionnelle, avec ses enjeux économiques, politiques et sociaux. Ce processus de maturation du journalisme scientifique – auquel le présent ouvrage contribue très utilement – s'avère d'autant plus indispensable que les journalistes scientifiques, en plus des profonds bouleversements en cours dans l'ensemble de la sphère médiatique, vont devoir

affronter au moins trois grands défis spécifiques au cours des années qui viennent.

En premier lieu, même si certains discours désabusés pourraient faire croire le contraire, nous nous trouvons, plus que jamais, dans une phase historique d'accélération des connaissances scientifiques et techniques. Certes, il faut reconnaître qu'une part significative des activités de recherche comporte une bonne dose d'excès rhétorique, comme on le voit de manière caricaturale avec des thèmes futuristes à fort potentiel médiatique tels que la «Convergence NBIC» (pour Nanotechnologies, Biotechnologies, Informatique, Sciences Cognitives) ou la «Singularité technologique» (concept selon lequel la civilisation humaine connaîtra une croissance technologique d'un ordre supérieur). Mais globalement, il n'en reste pas moins que l'institution technoscientifique, qui dispose de moyens considérables et inédits, génère des résultats toujours plus nombreux dans des domaines toujours plus pointus. La fonction de base du journalisme scientifique – rendre accessible, éclairer les enjeux, offrir des perspectives critiques – s'avère donc plus nécessaire et utile que jamais. Mais la tâche, elle aussi, s'avère plus ardue que jamais, car les développements technoscientifiques actuels se caractérisent souvent par une extrême spécialisation et une complexité croissante (les changements climatiques étant un exemple typique de problématique pluridisciplinaire et systémique).

Deuxièmement, les journalistes devront redoubler de vigilance face à l'intensification de ce que l'on pourrait appeler la «technoscience bling bling», d'autant plus redoutable qu'elle exacerbe le penchant congénital des médias pour le sensationnalisme. Les développements scientifiques et technologiques, étroitement asservis au processus de libéralisation et mondialisation de l'économie, se trouvent de plus en plus liés à des intérêts économiques et des enjeux stratégiques. La pression commerciale croissante qui en résulte va manifestement favoriser la poursuite d'une surenchère médiatique de la part de l'ensemble des acteurs de la chaîne de production technoscientifique (chercheurs, universités, agences de financement, etc.). Cette quête de visibilité médiatique, permettant indirectement de faciliter l'accès aux financements de la recherche, n'est pas nouvelle, mais la prolifération de canaux

d'information décentralisés contribue à l'intensifier fortement. En particulier, le recours aux médias dérivés d'internet accroît la tentation de court-circuiter la procédure traditionnelle de filtrage préliminaire par les pairs (peer review). L'esprit critique et les compétences des journalistes scientifiques vont donc gagner en importance au fur et à mesure de l'affaiblissement des procédures de validation traditionnelle des résultats scientifiques et de l'accroissement du besoin de visibilité médiatique des acteurs de la recherche.

Enfin, troisièmement, les journalistes scientifiques (parmi d'autres) ont une responsabilité particulière à l'égard des enjeux anthropologiques résultant des développements technoscientifiques. Cette dimension culturelle, symbolique, de la médiatisation des informations scientifiques et techniques constitue peut-être l'aspect le plus délicat et l'élément le plus profond du journalisme scientifique. Par définition, les médias contribuent directement à façonner les représentations sociales des activités scientifiques et techniques, lesquelles concernent de manière de plus en plus invasive des enjeux vitaux, qu'il s'agisse de santé (reproduction, hérédité, médecine prédictive) ou de survie de l'espèce (environnement). Au-delà de leur dimension scientifique (empirique et objective), toutes ces thématiques touchent à des représentations fondatrices, constitutives de l'identité humaine, et il convient donc de les aborder avec beaucoup de doigté et de précautions. Les journalistes scientifiques peuvent ainsi contribuer à conférer à la technoscience un statut adéquat – c'est-à-dire modérateur et civilisateur – dans l'imaginaire et l'espace social. En particulier, il leur incombe de rappeler que la science expérimentale moderne demeure par essence non-dogmatique (il est toujours possible de la questionner), qu'elle n'est ni inéluctable ni toute-puissante, et que l'aventure humaine ne se réduit pas, de loin, à l'épopée technico-économico-scientifique de l'Occident hyperindustriel, aussi remarquable soit-elle.

# Introduction

par Olivier Dessibourg

Le journaliste scientifique doit-il simplement «traduire» la science pour le grand public? L'expliquer? La synthétiser? L'analyser, la contextualiser, la commenter? Ou même la promouvoir et la défendre? A une époque où la science et la technologie sont d'autant plus valorisées comme richesse socio-économique qu'on leur accorde de moins en moins de place dans les médias, le journaliste doit-il en devenir le porte-voix, sans cesse enclin à relever son importance? Ou doit-il aussi se muer en «chien de garde», en observateur critique mais objectif des avancées de la science et de ceux qui la font?

## Moules journalistiques et rythme de la science

### Penser au sexe fait éternuer



Attention, votre éternuement peut être mal interprété. afp

**SCIENCE.** Le site 20minutes.fr relate une information surprenante. Selon une étude très sérieuse que viennent de publier deux chercheurs anglais, penser au sexe fait... éternuer. Si cette découverte prête à sourire, les deux chercheurs sont formels. Ils ont notamment étudié le cas d'un homme d'une quarantaine d'années ne pouvant s'empêcher d'éternuer dès qu'il pensait au sexe. Pas très discret, direz-vous!

Dans un paysage médiatique en pleine mutation (internet, médias électroniques), une forme de journalisme minuté, plus dynamique, tend à remplacer des articles plus étayés, rigoureux. Ce mode de fonctionnement favorise la production d'articles succincts contenant des informations et concepts basiques. La science, à l'inverse, construit ses développements sur les savoirs antérieurs; elle ne cesse d'entrer plus à fond dans les détails de mécanismes déjà en partie décrits. Autant d'aspects qui devraient être rappelés dans chaque article, mais qui ne le sont pas faute de place (dans les pages, sur les ondes). La science se prête donc plutôt mal, bien malgré elle, à ces moules journalistiques simplificateurs et étriqués. N'y survivent souvent que certaines recherches: celles dont les résultats contiennent une nouveauté immédiatement compréhensible, celles qui étonnent ou amusent, assènent des «vérités»

(souvent liées à la santé), confirment ou contredisent des idées reçues. Certains articles, bien que brefs, sont tout à fait valables et intéressants. D'autres font place à ce que Suren Erkmann a

appelé «la science qui fait pschiiit!», en référence à son caractère ludique, fugace, parfois sensationnel, mais souvent superficiel ou caricatural (voir l'image page précédente). Est-ce à cela que doit ressembler la science médiatisée ? Ou est-ce là, pragmatiquement, mieux que rien ?

Il faut dire que la tâche des journalistes amenés à traiter des sujets scientifiques n'est pas aisée. La matière est souvent très complexe, dépassant logiquement leurs connaissances. Les services de presse des institutions scientifiques (universités, hautes écoles, etc.) et des industries, des entreprises de communication abreuvent les médias de communiqués aux titres parfois abusifs. Et les plus prestigieuses revues scientifiques (*Science, Nature, Lancet*, etc.), bénéficiant d'une aura et d'une crédibilité faussement indiscutable, mettent en avant, dans leurs « alertes » à la presse, les sujets les plus médiatiquement porteurs, quand bien même l'intérêt scientifique pur n'est parfois pas exceptionnel: l'important est que le nom de la revue soit cité ! Au final, c'est au journaliste de faire le tri, même s'il reste parfois modeste connaisseur des mécanismes du monde scientifique que sont, entre autres, la relecture par les pairs, ou « peer review », ou la légitimité des revues qui se comptent par dizaines de milliers.

Or souvent, faute de temps et par suite de la croyance que la science est par essence trop complexe et rebutante, ce travail est éludé : il n'est plus rare de voir une dépêche d'agence reprendre presque mot pour mot le contenu d'un communiqué de presse, puis être utilisée telle quelle par les médias. L'information prémâchée transite ainsi par un canal direct entre sa source (l'institution émettrice) et sa cible (lecteurs, auditeurs).

Ce déficit d'enquête, de mise en perspective des résultats scientifiques est triplement dommageable. Pour les journalistes, qui risquent de devenir de simples faire-valoir de la recherche, ou des « passe-plat » d'histoires formatées à dessein, à caractère parfois fallacieux. Pour les scientifiques ensuite, qui regrettent de voir leur propos parfois outrageusement simplifiés, déformés, caricaturés lorsque ces mêmes journalistes font leur travail d'approfondissement. Pour la science enfin, dont l'image générale peut en ressortir écornée, décrédibilisée, même lassante.

Le public pourtant, sans excès de candeur ou de crédulité, reste avide de savoirs. En 2010, selon les résultats de

l'Eurobaromètre<sup>1</sup>, plus de 83% des Suisses se sont dits beaucoup ou moyennement intéressés par les thèmes scientifiques. Par contre, seuls 64% des sondés se sont considérés très bien ou moyennement informés sur les découvertes scientifiques. La curiosité pour la science est donc réelle. Reste à la nourrir aussi pertinemment que possible dans les médias.

### **Comment donner à la science sa vraie place dans les médias ?**

Pour trouver une solide place dans les médias, la science doit être considérée journalistiquement avec le même esprit critique, avec le même souci de questionnement que d'autres domaines traités, telle l'économie ou la politique. Quitte à user davantage des formes journalistiques que sont l'éditorial ou le commentaire. Aucune information, provenant d'une publication, d'une institution ou d'une personne aussi prestigieuses soient-elles, ne devrait être prise pour argent comptant. Car au final, la science et le journalisme reposent sur les mêmes fondements : la conviction qu'il faut plusieurs faits, évidences ou témoignages concordants pour tirer des conclusions. Si un journaliste se soucie de «creuser» derrière une information, malgré la méconnaissance du sujet, en osant les questions «bêtes», mais qui souvent dérangent, en enquêtant auprès d'autres scientifiques du domaine, ce travail se ressent aussitôt dans la contribution qu'il produit, aussi succincte soit-elle. Le pire ennemi de la vulgarisation scientifique n'est pas l'ignorance, c'est l'absence de curiosité.

Ce travail suppose de la souplesse, car le rythme de la nouvelle n'est pas celui de la science. La vie des chercheurs suit un tempo long qui n'est pas celui des médias: les découvertes ne sont que progressivement confirmées, il peut exister des délais entre une découverte et ses applications pratiques. Ce rythme s'accommode mal du modus operandi rapide et ponctuel de la plupart des médias. C'est pourquoi la seule mention d'une découverte (d'une protéine X, d'une particule Y, d'une théorie Z) est souvent peu pertinente en elle-même: l'important est de la placer dans son

---

<sup>1</sup> Eurobaromètre 2010 de la Commission européenne, sur la science et le sport dans la société :

[http://ec.europa.eu/public\\_opinion/archives/ebs/ebs\\_340\\_en.pdf](http://ec.europa.eu/public_opinion/archives/ebs/ebs_340_en.pdf)

contexte, d'expliquer en quoi elle constitue un jalon crucial, de lui donner du sens.

A cet égard, les journalistes doivent (ré)apprendre à entendre et à transmettre, au grand dam de leur rédacteur en chef qui souhaitent des énoncés tranchés, que la réponse à une question simple, en sciences, n'est pas forcément évidente et unilatérale. Il s'agit de sortir définitivement de cette « société du progrès », dans laquelle on croyait la science... omnisciente. Au contraire, « il faut expliquer que la réponse est « plutôt oui à de telles conditions », ou « non, dans telles autres conditions ». Et surtout aussi que ces conditions sont susceptibles de changer avec le temps et l'avancée du savoir commun », résume la sociologue des sciences Helga Nowotny<sup>2</sup>.

Il est ainsi toujours utile et intéressant, pour les journalistes comme pour leurs lecteurs ou auditeurs, de se détacher des seules annonces fracassantes faites par communiqués de presse (qui constituent à ce jour la source d'environ 2/3 des articles journalistiques !), mais de raconter aussi la science en train de se faire, dans les laboratoires, sur le terrain, par des reportages, des portraits. Cela afin d'humaniser celles et ceux qui font cette science, de donner corps à leurs joies, leurs succès, leurs doutes, leurs frustrations.

### **Passer un contrat moral**

Dans tous les cas, un contrat moral doit être passé entre le scientifique soucieux d'expliquer son activité, et le journaliste, prêt à faire l'effort de s'y intéresser, mais qui doit malgré tout éviter de se livrer à un « diffusionisme » partisan de la démarche et des ambitions de la science. Ce d'autant plus s'il est lui-même un ancien scientifique, ce qui ne constitue pas toujours un avantage dans la discussion avec les chercheurs interrogés, ceux-ci pouvant alors faire l'économie d'une explication déjà un peu simplifiée de leur travaux.

Les chercheurs, eux, doivent accepter de se départir de leur exigence que chaque détail de leurs expériences et de leurs

---

<sup>2</sup> « L'épreuve de la raison entre science et société », interview de la sociologue des sciences Helga Nowotny, dans *Le Temps* du 29.12.2008

résultats soit explicités. Car ni eux ni leurs travaux ne seront jugés par leurs pairs sur la base de la contribution journalistique. Ils doivent accepter une certaine simplification de leurs explications, au risque que les raccourcis qu'empruntera le journaliste ne soient pas «rigoureusement exacts», donc... «faux», en un sens. Cela sans pour autant tolérer de ne plus se reconnaître dans le résultat journalistique final.

L'écrivain Paul Valéry a ainsi dit: «Tout ce qui est simple est faux, mais tout ce qui ne l'est pas est inutilisable.» Cette maxime s'applique à merveille à l'activité quotidienne du journaliste scientifique, qui est de raconter la science aussi simplement, mais aussi correctement que possible.